

« fets infinis. » Fort bien ! mais c'est en supposant que cette cause infinie existante par elle-même, n'est pas un agent qui agisse librement et volontairement, mais un agent poussé à agir par une avougle et absolue nécessité. Or c'est là supposer ce qui est en question. Il ne faut pas dissimuler qu'il allègue quelques raisons pour prouver sa supposition ; mais ce n'est pas ici le lieu de les examiner : nous le ferons plus à propos dans la suite.

CHAPITRE IX.

VIII^e Prop. Que l'Être existant par lui-même est un Être intelligent.

C'est sur cette proposition que roule le fort de la dispute entre les athées et nous. Qu'il y ait un Être existant par lui-même, et que cet Être existant par lui-même soit éternel, infini et la cause originale de toute chose, ce sont toutes propositions qui ne souffrent pas grandes contestations. Mais il n'y a point d'athée, soit qu'il croie le monde éternel, eu égard à la forme aussi bien qu'à la matière, soit qu'il se retranche à dire que la matière seule est nécessaire et que la forme est contingente ; il n'y a point d'athée, dis-je, quelque hypothèse qu'il adopte, qui n'ait toujours soutenu et qui ne soit obligé de soutenir directement ou indirectement que l'Être existant par lui-même n'est pas un être intelligent, et qui ne doive le concevoir sur le pied d'un être purement matériel et sans action, ou comme un agent nécessaire, ce qui revient au fond à la même chose ; car un agent qui n'agit pas librement mais nécessairement, doit être ou dépourvu de toute intelligence, et c'est dans ce sens grossier que les anciens athées l'ont entendu, ou son intelligence doit être sans choix, sans volonté et sans liberté. C'est le parti que Spinoza et quelques modernes ont cru devoir prendre. Mais le sens commun nous dicte qu'autant vaudrait-il ne lui point

donner d'intelligence, que de lui en attribuer une avec ces restrictions. J'avoue qu'il n'est pas possible de démontrer d'une manière directe *a priori*, que l'Être existant par lui-même n'agit pas par cette nécessité aveugle et sans la connaissance dont je viens de parler, ni que ce soit un être, à parler dans toute la propriété et l'exactitude des termes, intelligent et réellement actif. La raison en est que nous ignorons en quoi l'intelligence consiste, et que nous ne pouvons pas voir qu'il y ait entre l'existence par soi-même et l'intelligence la même connexion immédiate et nécessaire qui se trouve entre cette même existence et l'éternité, l'unité, l'infinité, etc. ; mais *a posteriori*, il n'y a presque rien dans le monde qui ne nous démontre cette grande vérité, et qui ne nous fournisse des arguments incontestables qui prouvent que le monde et tout ce qu'il contient est l'effet d'une cause souverainement intelligente et souverainement sage.

Je dis en premier lieu que puisqu'il y a manifestement dans les diverses parties dont l'univers est composé, des qualités différentes, différentes beautés et différents degrés de perfection, et que puisque dans l'ordre naturel des choses, la cause doit être toujours plus excellente que l'effet, c'est une conséquence nécessaire, qu'il faut que l'Être existant par lui-même, (étant, quel qu'il soit, l'original de toutes choses), possède dans le plus haut degré d'éminence toutes les perfections de tous les êtres. Je ne me servirai pas, pour le prouver, de cette raison, que ce qui existe par soi-même, doit être revêtu de toutes les perfections possibles ; la chose en elle-même est très-certaine, mais elle est d'une nature à ne pouvoir être bien démontrée *a priori*. Je n'insisterai donc que sur ceci : qu'il est impossible que l'effet soit revêtu d'aucune perfection, qui ne se trouve aussi dans la cause. S'il était possible que cela fût, il faudrait dire que cette perfection n'aurait été produite par rien, ce qui implique visiblement contradiction. Or, il est évident qu'un être qui n'est pas intelligent, ne possède pas toutes les perfections de tous

les êtres qui sont dans l'univers, puisque l'intelligence est une de ces perfections. Donc toutes choses n'ont pu tirer leur origine d'un être sans intelligence; et par conséquent l'Être qui existe par lui-même et à qui toutes choses doivent leur origine, doit nécessairement être intelligent.

Je ne vois pas que l'athée puisse éluder la force victorieuse de cet argument, qu'en avançant l'une ou l'autre de ces deux choses : ou qu'il n'y a dans l'univers aucun Être intelligent; ou que l'intelligence n'est pas une perfection distincte de la matière, mais un composé je ne sais quel, de figure et de mouvement, comme sont dans l'idée vulgaire les sons et les couleurs. Je n'ai besoin pour réfuter la première de ces évasions que d'en appeler à la conscience d'un chacun; ceux même qui ont fait tous leurs efforts pour prouver que les bêtes ne sont que de simples machines, n'ont pourtant jamais osé en dire autant de l'homme non pas même par voie de conjecture. La seconde de ces évasions (le grand fort pourtant de l'athéisme) est absurde et impossible au dernier point, comme je le ferai voir dans le paragraphe suivant. Mais supposé même que ce fût une vérité, il ne laisserait pas de suivre inévitablement de cette supposition, que l'Être par lui-même devrait nécessairement être un Être intelligent; j'en donnerai la preuve à la fin de ce chapitre. En attendant que j'en vienne là, je vais prouver qu'il n'est rien de plus absurde et de plus ridicule, que de dire que l'intelligence n'est pas, à parler proprement, une perfection distincte de la matière, que ce n'est qu'un simple composé de matière et de mouvement sans intelligence.

Je dis donc en second lieu, que puisque l'homme en particulier est revêtu incontestablement d'une faculté que nous appelons pensée, intelligence, perception ou connaissance; il faut de toute nécessité que cette faculté lui soit venue par l'une ou par l'autre de ces trois voies, ou par la voie de la génération, et alors il faudra supposer une succession éternelle de générations, une gradation d'hommes à l'infini sans

cause première et originale, dont aucun n'existera nécessairement, mais qui auront tous un être dépendant et emprunté; ou bien il faudra supposer que ces êtres doués de connaissance et de réflexion, sont sortis du sein d'une matière, en qui aucune de ces qualités ne se trouve, c'est-à-dire qui n'est pas capable de connaissance ni de réflexion; ou il faudra reconnaître enfin, qu'ils sont la production d'un Être supérieur et intelligent. Il n'y a point d'athée qui n'avoue que de ces trois suppositions, il faut nécessairement qu'il y en ait une de véritable. Si donc je prouve que les deux premières sont fausses et impossibles, j'aurai par le même moyen prouvé démonstrativement la vérité de la troisième; or j'ai déjà démontré dans ma seconde proposition l'absurdité et l'impossibilité de la première. La seconde n'est ni moins absurde ni moins impossible. Je le démontre de cette manière. Si la connaissance et la réflexion sont des qualités ou des perfections distinctes de la matière, et non pas un pur composé de figure et de mouvement, il est évident que des êtres doués de connaissance et de réflexion, n'ont pu être tirés du sein d'une matière, en qui ces qualités ne se trouvent pas; puisqu'il n'est pas possible qu'une chose communique à une autre une perfection qu'elle ne possède, ni actuellement, ni éminemment. Or la connaissance et la réflexion sont des qualités ou des perfections distinctes de la matière, et non pas un simple composé de figure et de mouvement. Donc la connaissance et la réflexion n'ont pu sortir du sein de la matière déstituée d'intelligence. Cette conséquence est de la dernière évidence; car si une chose pouvait donner à une autre une perfection qu'elle n'a pas elle-même, il s'ensuivrait que cette perfection n'aurait été produite par rien: ce qui est manifestement contradictoire. On répliquera peut-être, comme a fait M. Gildon dans sa lettre à M. Blount¹,

¹ *Oracles de la raison*, page 186. Voyez aussi la Lettre de l'auteur à M. Dodwell, sur l'immortalité de l'âme, avec les Réponses et les Répliques.

que les couleurs, les sons, le goût et telles autres choses semblables, proviennent bien de la figure et du mouvement, qui de soi-même ne possèdent pas ces qualités ; ou que la figure, la divisibilité et telles autres qualités, sont des choses que Dieu, de l'aveu de tout le monde, a communiquées à la matière, bien qu'il n'y ait en lui ni divisibilité ni figure, et que ce soit même un énorme blasphème que de lui attribuer aucune de ces qualités. Ainsi, dira-t-on, la connaissance a pu de la même manière sortir d'un fonds sans intelligence ¹. La réponse à ces objections est très-facile ; car premièrement il n'est pas vrai, que les couleurs, les sons, les goûts, etc., soient des effets produits par la figure et le mouvement simple. Il n'y a rien dans les corps, qui sont les objets des sens, qui ait le moindre rapport avec ces qualités. Il est clair que ce sont des pensées ou des modifications de l'âme, qui est un être intelligent ; et que les impressions de la figure et du mouvement n'en sont point, à parler proprement, la cause, mais seulement l'occasion. Quand nous porterions la complaisance envers l'athée jusqu'à lui passer cette supposition absurde, que l'âme est purement matérielle, cela ne lui servirait de rien pour la question présente. Car il faut nécessairement qu'il avoue, que c'est au moins une matière douée de raison et d'intelligence ; et cet aveu me suffit pour la décision de la thèse en question ; qu'il est aussi impossible que les couleurs, les sons, etc., qui sont des perceptions de l'âme et non pas des qualités d'un corps sans intelligence, qu'il est, dis-je, aussi impossible que les sons et les couleurs soient la production d'un être sans connaissance,

¹ Le raisonnement est de M. Toland. Si l'on infère, dit-il, comme fait un des interlocuteurs de Cicéron, que le tout doit être intelligent, puisque quelques parties le sont : nous rétorquerons l'argument, et nous répondrons avec l'autre interlocuteur dans Cicéron ; qu'il en faudra aussi conclure, que le tout doit être courtisan, musicien, maître à danser, ou philosophe, puisque plusieurs de ses parties le sont. Voyez Tol. *Lett.*, où il prétend prouver, que le mouvement est essentiel à la matière.

qu'il est impossible qu'une couleur soit un triangle, un son, un carré, ou que le néant ait produit quelque chose. La réponse à la seconde partie de l'objection, qui porte que puisque Dieu (à qui, de notre propre aveu, on ne peut, sans blasphème, attribuer ni divisibilité, ni figure), a pourtant communiqué ces qualités à la matière, rien n'empêche que la connaissance ne puisse sortir de même du fonds d'une matière inintelligente; la réponse, dis-je, à cette partie de l'objection est plus facile encore. Car la figure, la divisibilité et telles autres qualités de la matière, ne sont pas des puissances réelles, propres, distinctes et positives, ce ne sont que des qualités négatives et des imperfections. Or, quoiqu'aucune cause ne puisse communiquer à son effet aucune perfection réelle qu'elle n'a pas elle-même, il est pourtant vrai qu'il peut y avoir dans l'effet des imperfections, des défauts, et des qualités négatives qui ne sont pas dans la cause. Ainsi quoique la figure et la divisibilité (qui sont des négations pures, comme sont toutes les limitations) puissent se rencontrer dans l'effet sans être dans la cause; il ne s'ensuit pas que cela doive se rencontrer aussi dans l'intelligence, que nous supposons ici être une qualité distincte de la matière. Mais ce n'est pas assez de le supposer, il faut le prouver. Or que la perception ou l'intelligence soit réellement une qualité ou une perfection distincte de la matière, et non pas un simple composé de figure et de mouvement sans intelligence, c'est ce que je prouve par cette raison évidente, que l'intelligence n'est pas une figure, ni la perception un mouvement. Tout ce qui est fait ou composé d'une chose, est toujours cette même chose dont il est composé. Qu'on la compose, qu'on la divise à l'infini, elle demeurera éternellement la même. Par exemple, tous les changements, toutes les compositions, toutes les divisions possibles de la figure, ne sont pourtant autre chose que figure; et toutes les compositions, tous les effets possibles du mouvement; ne seront jamais autre chose qu'un pur mouvement. Si donc il y a eu

un temps, où il n'y ait eu dans l'univers autre chose que matière et que mouvement, il faudra dire qu'il est impossible que jamais il y ait pu avoir dans l'univers autre chose que mouvement et que matière. Dans cette supposition, il est aussi impossible que l'intelligence, la réflexion, et même ce que nous appelons les qualités secondaires de la matière, comme la lumière, la chaleur, les sons et les couleurs, il est dis-je, aussi impossible que toutes ces choses aient jamais commencé à exister, qu'il est maintenant impossible, que le mouvement soit bleu ou rouge, et que le triangle soit transformé en un son. Ce qui a trompé les gens en ce point, c'est qu'ils se sont imaginé que les composés sont réellement différents des choses, dont ils sont les composés. Il en est tout autrement. Car si les choses que l'on croit être composées, se trouvent réellement différentes de celles dont on s' imagine qu'elles sont composées, il faut conclure qu'on s'est trompé lorsqu'on a jugé qu'elles en étaient effectivement composées. C'est ainsi que le vulgaire se représente faussement les couleurs et les sons, qui ne sont à parler proprement, que des pensées de l'âme, comme des propriétés inhérentes dans les corps. Mais si les choses qu'on croit composées, le sont réellement, elles ne seront point différentes de celles qui entrent dans leur composition, elles demeureront toujours malgré leur composition précisément les mêmes. Partagez un carré en deux triangles, ces deux triangles ne sont autre chose que les deux moitiés du carré. Mettez au contraire ensemble deux triangles égaux et rectangles, ils composeront un carré, mais ce carré ne sera pourtant autre chose que ces deux triangles mis ensemble. Le mélange du bleu et du jaune, compose la couleur verte; le vert pourtant n'est autre chose après tout, que du bleu et du jaune mêlés ensemble, comme on le découvre clairement par le moyen des microscopes. En un mot la composition, la division, ou le mouvement ne changent absolument rien dans la nature des choses composées, divisées ou mues;

elles demeurent les mêmes qu'elles étaient avant ces changements. C'est ce que Hobbes paraît avoir très-bien compris ; et c'est ce qui lui a fait imaginer un autre subterfuge, mais si pitoyable qu'il paraît en avoir eu honte lui-même, puisqu'il passe légèrement là-dessus et ne s'explique qu'à demi. Ne pouvant se débarrasser des difficultés, qui ne lui permettaient pas de croire que la perception et la pensée puissent être des effets ainsi proprement dits de la figure et du mouvement ; ne trouvant d'ailleurs point son compte dans la supposition, (dont j'aurai occasion de parler dans la suite) qui porte que Dieu, par un acte immédiat et volontaire de sa toute-puissance, a communiqué à certaines portions de la matière la connaissance et la pensée ; il est obligé d'avoir recours à l'hypothèse la plus absurde et la plus surprenante, qui ait peut-être jamais été avancée ; que la matière, en tant que matière, n'est pas seulement capable de figure et de mouvement, mais aussi de sentiment et de perception, et qu'il ne lui manque pour exprimer ses sensations, que des organes et une mémoire, comme on en voit aux animaux¹.

Je prouve en troisième lieu, que l'Être existant par lui-même, et à qui toutes choses doivent leur origine, est un Être intelligent : par la beauté, la variété, l'ordre et la symétrie qui éclatent dans l'univers, et surtout par la justesse merveilleuse avec laquelle chaque chose se rapporte à sa fin. Cet argument a été si souvent rebattu, et manié si savamment par une infinité d'auteurs tant anciens que modernes, que je ne ferai que l'indiquer. Je remarquerai seu-

¹ « Scio fuisse philosophos, eosque viros doctos, qui corpora omnia sensu prædita esse sustinuerunt : nec video, si natura sensationis in reactione sola collocaretur, quomodo refutari possint. Sed et si ex reactione etiam corporum aliorum, phantasma aliquod nasceretur, illud tamen remoto objecto statim cessaret : nam nisi ad retinendum motum impressum, etiam remoto objecto, apta habeant organa, ut habent animalia ; ita tamen sentiunt, ut numquam sensisse se recordentur. — Sensioni ergo, quæ vulgo ita appellatur, necessario adhæret memoria aliqua, etc. » Hobbes, *Phil.*, c. xxv, sect. v.

lement, que si Descartes et ses sectateurs ont entrepris d'expliquer, comment par les lois seules du mouvement, le monde a pu être formé; entreprise non-seulement vaine, mais ridicule; ils n'ont pourtant jamais porté leurs prétentions plus loin qu'à imaginer un système de la formation possible de cette partie du monde, qui est inanimée, et qui par conséquent est la moins considérable. Pour ce qui est des plantes et des animaux, qui manifestent la sagesse du Créateur d'une manière plus sensible, ils n'ont point songé à expliquer la manière de leur formation par les lois du mouvement, ou s'ils l'ont fait, ils y ont si mal réussi, qu'il vaudrait mieux ne l'avoir pas entrepris. Les lois du mouvement ne servent en effet de rien, lorsqu'il s'agit des plantes et des animaux. Pour ce qui regarde l'hypothèse d'Épicure, qui porte qu'ils ont été formés de la terre par un pur hasard (outre que je la crois maintenant abandonnée par tous les athées), les découvertes qu'on a faites depuis quelque temps dans la philosophie, montrent évidemment qu'il n'est rien au monde de plus ridicule. Car on a trouvé que les moindres plantes et les plus vils de tous les animaux sont produits par leurs semblables, qu'il n'y a point en eux de génération équivoque, et que ni le soleil, ni la terre, ni l'eau, ni toutes les puissances de la nature unies ensemble, ne sont pas capables de produire un seul être vivant, non pas même de la vie végétale. Et à propos de cette excellente découverte, je remarquerai ici en passant qu'en matière même de religion, la philosophie naturelle et expérimentale est quelquefois d'un très-grand usage. Or les choses étant telles que je viens de le dire, il faut que l'athée le plus opiniâtre demeure d'accord malgré qu'il en ait: ou que les plantes et les animaux sont dans leur origine l'ouvrage d'un Être intelligent, qui les a créés dans le temps; ou qu'ayant été de toute éternité construits et arrangés comme nous les voyons aujourd'hui, ils sont une production éternelle d'une cause éternelle et intelligente, qui déploie sans relâche sa puissance et sa

sagesse infinie ; ou enfin qu'ils dérivent de toute éternité les uns des autres, dans un progrès à l'infini de causes dépendantes, sans cause originale existante par elle-même. La première de ces assertions, est précisément ce que nous cherchons. La seconde revient au fond à la même chose et n'est d'aucun usage à l'athée. Et la troisième est absurde, impossible et contradictoire, comme je l'ai démontré dans ma seconde proposition générale.

Mais quand tout ce que je viens de dire ne serait pas, et quand on passerait à l'athée cette supposition, si absurde et si déraisonnable, que la forme de l'univers et toutes les choses visibles qui y sont, que l'ordre qui y règne, que la beauté et la proportion admirable de toutes ses parties qui se répondent les unes aux autres, que tout cela, dis-je, n'est pas l'ouvrage d'une intelligence souveraine ; quand on lui accorderait même qu'il n'est pas impossible que la connaissance, la réflexion et la pensée sortent du sein d'une matière sans intelligence, il n'en serait pas pour cela plus avancé ; car, malgré toutes ces concessions, il nous resterait toujours une démonstration incontestable de l'intelligence de l'Être existant par lui-même. En effet, comment veut-on que les principes mêmes, desquels on prétend que la pensée est sortie, je veux dire la figure et le mouvement, comment veut-on, dis-je, que ces principes aient pu exister, à moins qu'il n'y ait eu une cause intelligente préexistante ? Pour ne parler maintenant que du mouvement, il est évident qu'il y en a aujourd'hui dans l'univers. Or, il faut que ce mouvement ait eu un commencement, ou qu'il soit éternel. Si l'on avoue qu'il a eu un commencement, la question est vidée ; l'auteur de ce mouvement ne peut être qu'un Être intelligent. Car il est évident qu'une matière, sans intelligence, qui est en repos, ne se mouvra jamais d'elle-même. Si l'on prétend, au contraire, que le mouvement soit éternel, il faudra opter entre l'un ou l'autre de ces trois partis : il faudra dire, ou que le mouvement a été produit de toute

éternité par un Être intelligent et éternel, ou qu'il existe nécessairement et par lui-même, ou bien enfin que, sans être nécessairement et par lui-même, et sans avoir de cause extérieure de son existence, il existe de toute éternité en vertu d'une communication et d'une succession à l'infini. Dira-t-on que le mouvement a été produit de toute éternité par une intelligence éternelle? Mais ce serait nous accorder tout ce que nous demandons, et décider en notre faveur le point maintenant en question. Dira-t-on qu'il existe nécessairement et par lui-même? Mais de là il s'ensuivrait qu'il y aurait une contradiction dans les termes à supposer la moindre portion de la matière en repos. Cependant, il ne pourrait résulter de la supposition d'un mouvement existant par lui-même qu'un repos éternel, puisque, alors, ce mouvement se trouverait déterminé de tous côtés en même temps. D'ailleurs (comme il n'y a point de fin aux absurdités, lorsqu'on commence par là), il s'ensuivrait encore que, sans une contradiction formelle, il n'est pas possible de supposer qu'originellement il y ait pu avoir dans le monde plus ou moins de mouvement qu'il y en a aujourd'hui; conséquence si absurde, que Spinoza lui-même, qui prétend que toutes choses sont nécessairement ce qu'elles sont, n'a pourtant pas osé trancher le mot, et a mieux aimé se contredire sur la question de l'origine du mouvement que de dire rondement sa pensée ¹. Dira-on enfin que, sans avoir une existence nécessaire et naturelle, et sans être redevable de son existence à aucune cause extérieure, le mouvement a existé de toute éternité par communication dans un progrès à l'infini? Spinoza semble avoir embrassé ce parti ². Mais

¹ Vid. SpIN., *Ethic.*, Part. I, Prop. XXXIII, comparée avec Part. II, Prop. XIII, Lemme III.

² « Corpus motum vel quiescens, ad motum vel quietem determinari debuit ab alio corpore, quod etiam ad motum vel quietem determinatum fuit ab alio, et illud iterum ab alio, et sic in infinitum. » *Ethic.*, Part. II, Prop. XIII, Lemme III.

j'ai fait voir, dans la preuve de ma seconde proposition générale, que c'était une contradiction manifeste. Je conclus donc qu'il faut de toute nécessité que le mouvement ait été produit par un Être intelligent, puisque, si cela n'était pas, il n'y aurait jamais eu de mouvement dans le monde ; et, par conséquent, que l'Être existant par lui-même, qui est la cause originale de toutes choses, doit être nécessairement un Être intelligent. Je conclus encore, de tout ce que je viens de dire, que le monde matériel n'est pas l'Être qui existe par lui-même. Car, puisqu'il vient d'être démontré que l'Être existant par lui-même doit être intelligent, et que, d'un autre côté, il est clair que le monde matériel n'a point d'intelligence, il est aisé de conclure que le monde matériel ne peut pas exister par lui-même. Je sais qu'il y a des gens qui ont imaginé je ne sais quoi, qu'ils ont appelé l'âme du monde. Mais s'ils ont entendu par là un être créé et dépendant, mon argument subsiste toujours dans toute sa force. S'ils ont au contraire prétendu désigner par là un Être nécessaire et existant par lui-même, c'est au fond la notion de Dieu, mais une notion fautive, corrompue et imparfaite.

CHAPITRE X.

IX^e Prop. Que l'Être existant par lui-même doit être un agent libre.

Spinoza et ses sectateurs soutiennent chaudement la négative de cette proposition. Ils prétendent que *l'Être existant par lui-même est un agent nécessaire, sans liberté et sans choix*. C'est le grand fondement de leur système sur la nature de Dieu. J'examinerai en peu de mots les raisons qu'ils allèguent en faveur de leur opinion, à mesure que je mettrai en avant les preuves de la proposition qui fait le sujet de ce chapitre.

Or, je dis, 1^o. qu'elle est vraie, parce qu'elle est une